

René Lew,
décembre 2012 – janvier 2013,
pour le groupe ALI de Lille,
colloque du 26 janvier 2013

Logique du corps (1)

Espaces et mouvements

Prenons comme avant-propos mon échange écrit avec Jean Périn.

Abstractions

Jean Périn, meneur de jeu d'un groupe d'« expression corporelle » avec masques, organisait, lors de la dernière rencontre entre une dizaine de personnes, un chœur silencieux fonctionnant en geste lent selon une disposition d'ensemble établie sur les positionnements relatifs de chacun des partenaires vis-à-vis des autres.

Il tablait beaucoup son propos sur l'angoisse d'être introduit dans ou d'être éjecté de ce chœur uniquement par la position relative de chacun. De là, toute son interprétation du jeu du chœur et de chacun de ses composants était affectivée.

Sans rien dénier de cette importance de l'affectif, j'en reprendrai autrement la spécification.

D'abord, à suivre Freud, l'affect est la prise en compte singulière et subjective de la représentance rapportable à la pulsion pour en rendre compte en tant que représentation. Donc (1) l'affect est représentance. Ensuite Lacan pointe que, si la pulsion est dérive (*drive* ← *Trieb*), (2) l'affect est discord. Je le dirais même discordancier, indiquant par là la place de l'énonciateur. À partir de là, l'affect est aussi l'index des choix du sujet de l'énonciation, et dès lors (3) l'affect implique le choix du schématisme que le sujet met en place pour faire état, moins de ce qu'il est, que de son devenir.

J'appelle « schématisme » cet étagement de transformations passant du schème conceptuel à ses schémas de représentation et, plus avant, à la figuration, elle-même démultipliée, de ces schémas. C'est dire qu'avec ce schématisme intervient une abstraction.

Participant de ce chœur, ce fut mon idée de développer une figure abstraite de positionnement – en fait contrecarrée par l'absence de repositionnement des uns et des autres. Très exactement, j'avais eu l'idée d'utiliser (?) les positions des autres « interprètes », mouvantes ou non, comme des plots de fixation entre lesquels virevolter. J'avais donc le dessein de dessiner – de projeter → *Entwurf* – au sol le trajet de mon baguenaudage entre les uns et les autres (même non fixes).

Cela aurait constitué – au sens topique – une topologie des contournements et des positionnements, plus selon une esthétique que selon des rapports intersubjectifs (d'affection,

de domination, d'éviction, de crainte...). Cela aurait dessiné au sol une virevolte des interpositions, un dessin abstrait que j'aurais choisi de tracer invisiblement au sol au fur et à mesure de ma démarche – mais je n'ai pas eu le temps de le faire (pour ma propre gouverne)... le temps a son mot à dire. C'est aussi un temps des échanges entre les uns et les autres et c'est là que le voisinage signifiant intervient au sein de l'esthétique, un voisinage à prendre surtout au sens de la topologie générale des mathématiques, mais assurément aussi au sens des lieux rhétoriques qui ouvrent dès lors, dans cette argumentation muette, sur ces liens intersubjectifs qui formeraient seuls l'agencement de ce chœur, si on en oubliait cette non-métaphore de l'agencement esthétique (voir le questionnement de Lacan à propos du borroméen : réel ou métaphore ?). C'est que j'ai une pratique de la mise en place plastique de l'abstraction en peinture et que la disposition sur une surface des éléments picturaux (ouverts ou fermés, contrastés, avec ou sans recul, etc.) est essentielle et c'est ce que je projetais de projeter au sol.

Au fond (à la base ?), c'est ce qu'on retrouve d'un schématisme liant la conception (affective aussi bien qu'intellectuelle) des choses et sa mise en jeu selon des schémas variables, eux-mêmes dessinables, ou autrement figurables, selon des choix étagés.

Quelle que soit la pratique qu'on mette en place, ces trois niveaux sont essentiels – et, à mon avis, c'est ce qu'il convient de ne pas oublier dans l'interprétation des relations, des mouvements, du devenir... masqués ou non.

R.L., le 21 mars 2012

Cher René,

Je te remercie pour tes observations sur les mimes du 19 mars (2012).

Je suis d'accord pour l'angoisse. J'ai trop insisté. Ce que j'avais fait dans mon article sur le masque. Mais c'est un fait d'expérience, Lacan lui-même le note pour l'enfant qui verrait un masque sous le masque.

L'affect est ce qui intéresse le théâtre, voir Aristote : la terreur et la pitié. Pour le logicien, il est le perturbateur.

Comment, en conséquence, présenter l'action à effectuer au groupe ? Je crois qu'elle peut être présentée et je l'ai souvent fait à Vincennes lorsque P. Soury suivait mes cours et séminaires .

Pour toi, ce que tu dis dans ton observation vient confirmer mon intuition lors de ta prestation : le signifiant qui t'aurait mené est « faufler ».

Sous toutes réserves, car je ne suis qu'imparfaitement familiarisé avec ton discours et les termes que tu emploies.

Mes amitiés,

Jean Périn

*

Synopsis

Introduction

1. L'incorporation
 2. Le corps signifiant
 3. Le corps tangible
 4. L'existence du corps
 5. L'Autre corporel et spatial
 6. Mouvements du corps
- Conclusion

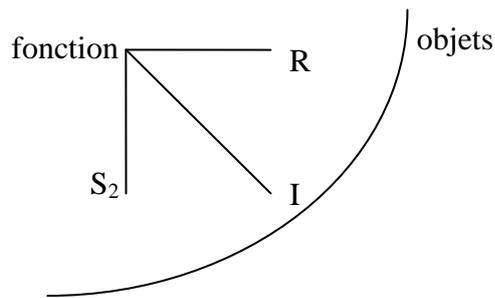
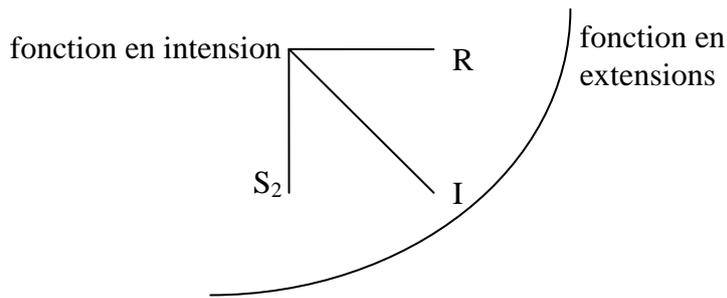
Introduction

« Faufiler » a assurément un sens particulier pour moi. Il ne s'agit pas tant du verbe pronominal que du bâti permettant de fixer temporairement les agencements qu'on faufile. Le sens particulier de ce faufile est celui du lacet figurant le groupe fondamental (en l'occurrence d'un nœud¹) dont le dessin serait qui plus est projeté au sol comme l'est une ombre. La structure du nœud est ainsi définie par ce faufile. La projection au sol (l'immersion dans le plan du sol) de ce trajet n'est qu'une image approximative.

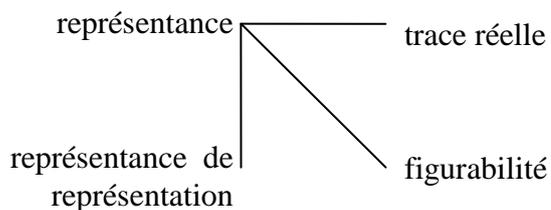
C'est dire que faufile l'intellect par l'affect — si cela perturbe l'ordre de la conscience — reste essentiel non seulement à l'existence du sujet (à sa jouissance), mais aussi à ce niveau tout aussi subjectif de la conscience. Plus avant, la perturbation est fondamentalement nécessaire à la logique : celle-ci ne progresse à mon avis qu'à coups de perturbations voire de renversements² — et là aussi les progrès ne tiennent qu'à des intuitions (Freud parlerait là d'*Einfall* plus que d'*Anschauung*), des intuitions on ne peut plus affectives dans leur raison d'être. C'est aussi une question de disposition (dans tous les sens du mot), de dispositif, et de figuration : la *Darstellung* nécessite la *Darstellbarkeit*, et pour Lacan cette figurabilité implique les moyens de la mise en scène. La position subjective est ainsi une affaire d'affect, de sentiment, d'humeur... et de perturbation (*Störung* chez Freud, ainsi cette perturbation du souvenir survenue sur l'Acropole). La perturbation essentielle est celle des extensions par l'intension qui se rappelle à/en chaque extension à en constituer la raison déterminante. Ces extensions sont les objets du monde, qu'on les prenne pour réels, imaginaires ou symboliques.

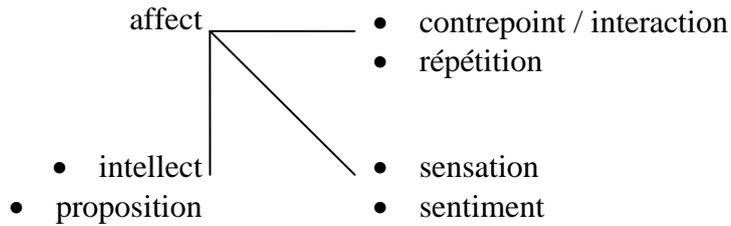
¹ Lee Neuwirth, « La théorie des nœuds », *Cahiers de lectures freudiennes* n° 6, Lysimaque, 1985. On peut dire que ce faufile fait tenir le nœud comme nœud.

² Deux références : J. Lacan, « Intervention sur le transfert », *Écrits*, pp. 218-226, à propos des renversements dialectiques qu'opère Freud dans ses interprétations du discours de Dora ; L. Althusser, *Philosophie et philosophie spontanée des savants* (1967), Maspéro, et *Sur la philosophie*, Gallimard, à propos des renversements et des ruptures épistémologiques.

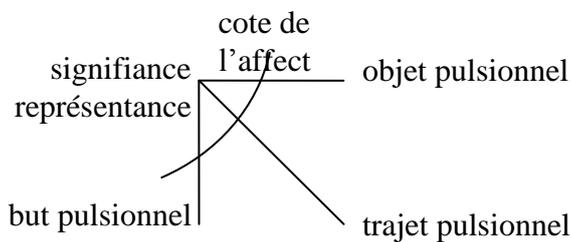


La réalité (qui n'est jamais admise comme telle que parce qu'elle est fondamentalement supposée), celle du réalisme en particulier, est constamment perturbée par la fonction de supposition sans laquelle aucune raison signifiante ne viendrait à pointer une telle réalité (voire un tel réel). La supposition, l'hypothétique altère moins la réalité (*Veränderung*, chez Freud) que celle-ci n'en modifie en retour la valeur constituante (de cette supposition prolongée dans les objets) et constituée (si on prend ces objets comme valant par eux-mêmes et en attente d'être déconstruits au profit d'une supposition renouvelée). Ainsi ce que ces objets impliquent de conscience de ce qu'ils sont (comme supposés) chez le sujet s'avère perturbé par ce que la supposition (comme intensionnelle et affective chez Freud, puisqu'il en réarticule la représentance pulsionnelle en angoisse, *i. e.* l'affect émergeant devant la menace vécue comme se réalisant), par ce que cette supposition fait opérer en tant qu'affects.





L'affect faufile l'ensemble des transformations de la signifiance (comme représentance) pour en faire tenir le montage (pulsionnel). Ou du moins c'est moins l'affect lui-même que sa *cote*, sa cotation (comme *Affektbetrag*, valorisation de l'affect, « valeur affective » pour Freud rédigeant en français) qui fait dériver (*Entstellung*) la signifiance en objets.



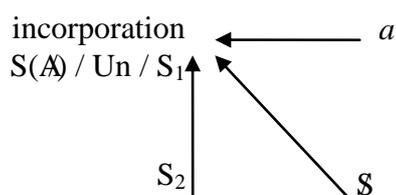
Ce fauillage fait tenir le corps, comme le *sinthome*³ noue (et plus exactement : le *sinthome* est le nouage) les registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire.

Comme le fil de fauillage pour le groupe fondamental, le corps marque la place du sujet dans le monde matériel, il ancre le sujet dans le réel (le sujet y fait trou) et il participe, précisément de ce fait, de le déterminer sujet dans le collectif. Mais il peut aussi l'objectaliser dans le groupe. C'est le passage de 3 à 2+a, puis à Un+a dans le temps logique.⁴ Le corps fait Un et le sujet est objectalisé comme a sous / dans le regard des autres. Aussi le corps est-il l'impact des attentions des autres ou de leurs intentions (y compris malveillantes), voire de leurs exactions, car il est le support de l'intension signifiance — une fonction d'incorporation qui constitue le corps comme lui aussi signifiant⁵, mais qui ne lui est pas pour autant superposable.

³ J. Lacan, *Le sinthome*, texte établi, Seuil. J. Lacan ne distingue pas *sinthome* et symptôme, quand il apparaît qu'on doit le faire au titre de la différence entre intension (signifiance, *sinthome*, représentance) et extensions (signifiants, objets, symptômes, représentance de représentation, signes de perception, traces de mémoration...).

⁴ J. Lacan, *Encore*, texte établi, Seuil, p. 47.

⁵ J. Lacan, « Radiophonie », *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 409.

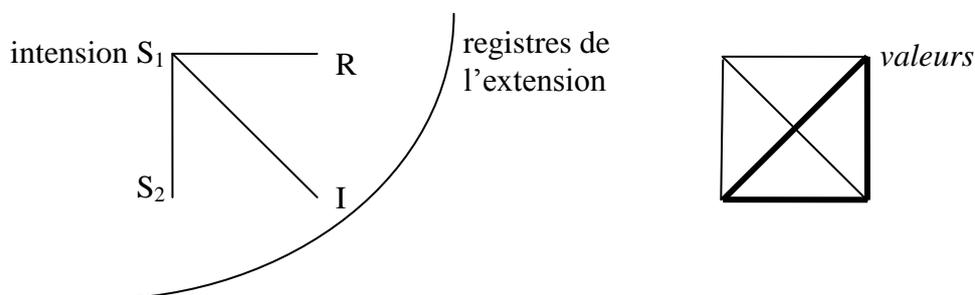


Et ce passage de 3 à $Un + a$ indique que la fonction de sujet est nécessaire à celle de corps pour constituer celui-ci de façon signifiante.

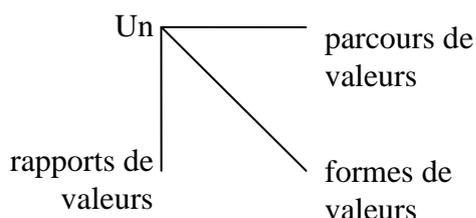
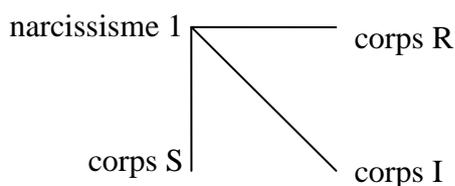
Aussi, plus avant, je dirai que le corps — et surtout dans l'érection de la station debout — est le stylet que le sujet manie pour dessiner, graver son existence signifiante dans le réel. C'est pourquoi une continuité (dite « destin ») donne le suivi de cette « gravure » — et il serait malvenu de le découper pour en constituer des sous-éléments discrets (c'est une affaire de compacité)⁶. On ne saurait en effet décomposer en sous-éléments à agencer ensemble cette unité qui spécifie l'Un (phallique), quel que soit son fondement d'évidement (et de là de clivage pour le sujet) et quelle que soit sa démultiplication extensionnelle.

C'est pour dire que le corps ne vaut proprement comme tel (extensionnel) qu'au travers de sa mobilisation, et d'abord en tant que fonction opérant entre les registres qui le constituent spatialement et dont il participe.

Je prends donc le corps comme d'abord l'assise biologique et physiologique du sujet en tant que tous deux, sujet et corps, sont des métaphores de la fonction signifiante, mais cela se présente d'abord comme métonymie en ce qui concerne le corps. Cette métaphoro-métonymie constitue par là le corps au sens banal comme aussi signifiant. Le corps — du point de vue du sujet fondé sur son narcissisme primordial — est ainsi l'extension de l'intension signifiante, soit de ce que j'appelle « signifiante ». Et cette extension se distend (*distentio* d'Augustin) selon les trois registres lacaniens du réel, de l'imaginaire et du symbolique. Cette extension se détermine ainsi des valeurs du corps (respectivement : parcours des valeurs, formes de valeurs, rapports de valeurs) — selon une continuité que le sujet établit entre elles.



⁶ J. Lacan, *Encore*, op. cit., p. 13 ; R.L., « Rien de plus compact qu'une faille », exposé au colloque d'Edipe sur l'établissement du texte du séminaire de Jacques Lacan, 2005.



Cette distention transcrit la fonction narcissique primordiale qu'est l'intension que le sujet métaphorise (en tant que « signifié de la pure relation signifiante »⁷). Aussi cette transcription, qui est fondamentalement « représentance »⁸, opère-t-elle par métaphorisation et métonymie. « La métonymie pour le corps est de règle car le sujet (de la pensée) est métaphorisé. »⁹

Dans une seconde livraison, je reprendrai le corps comme image — image-mouvement et image-temps, à suivre Deleuze. Et la question de la réduction de subjectivité ou plus exactement celle de la restriction de narcissisme spéculaire par le masque apparaît d'autant importante pour faire saisir en quoi le sujet ne se résume pas à un narcissisme spéculaire (et au fond secondaire) vis-à-vis du narcissisme primordial qu'est le mode dont la signifiante prend corps. Autrement dit, une troisième livraison concernera le corps au travers des traces et des effaçons, des signes et de la dissimulation à l'inscription desquels il se prête.

*

1. *L'incorporation*

La métonymie du corps est plus précisément spécifiable en termes d'incorporation : rien de plus métonymique que cette incorporation. Cependant je dis « termes » au pluriel, car ce mot d'« incorporation » a pour le moins un double sens dont Lacan joue de l'équivoque, à mon avis. D'abord il porte avec lui le sens stoïcien de l'incorporel¹⁰, ensuite celui de l'ingestion du Père primordial dans *Totem et tabou* de Freud, ce qui représente son introduction dans un sujet qui ne s'en constitue qu'alors (ce n'est donc pas une introjection). En quelque sorte ces deux sens s'opposent tout en étant liés. À considérer en premier lieu l'ingestion du Père, il s'agit bien du passage de la fonction en intension à son extension. L'incorporation, comme d'abord symbolique, rend le corps tributaire du signifiant. Dit autrement, le corps [du] symbolique s'incorpore dans le corps réel et biologique, en le constituant comme aussi signifiant. Sous cet angle, il n'y a pas de corps strictement réel, mais le corps est l'impact des registres noués du réel, de l'imaginaire et du symbolique ; j'y reviendrai. L'autre sens d'« incorporel » est tout autant intéressant, puisqu'il s'agit incidemment du *lecton*, soit, disons, de l'« exprimable », lisible parce qu'inscriptible.

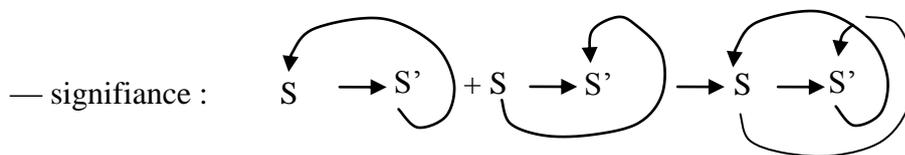
⁷ J. Lacan, « Proposition... », première version, *Autres écrits*, p. 580.

⁸ G. Frege : *Vertretung*, in *Grundgesetze der Arithmetik*, Olms Verlag, p. 54.

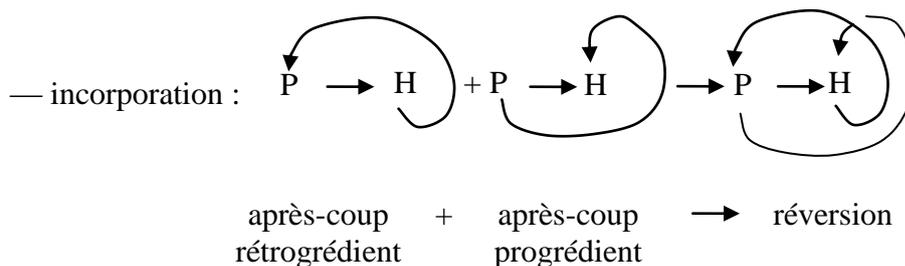
⁹ J ; Lacan, « Télévision », *Autres écrits*, p. 524-525.

¹⁰É. Bréhier, *La théorie des incorporels dans l'ancien stoïcisme*, Vrin.

L'incorporation au sens de Freud — en ce qu'elle a fonction de signifiance métaphorisée par le meurtre et l'ingestion du Père — a pour coordonnées logiques une structure d'après-coup spécifiant une présence de l'absence. En effet le Père est absentifié par sa mort et cependant il est maintenu présent par son ingestion (son incorporation). Cette présentification de l'absence correspond à un après-coup rétrogrédient : c'est l'hypothèse sans plus de l'existence d'un signifiant qui induit la présence d'un autre signifiant. En cela cette hypothèse est la signifiance même. Il faut bien en effet dépendre subjectivement de cet évidement, de cette absence initiale et fondatrice de signifiant pour en devenir sujet du signifiant, en ce que le signifiant S n'existe que sous un tel rapport avec un autre signifiant S' qui lui est semblable, à la fois identique et différent, et que l'hypothèse de l'existence du premier induit. L'effet de cette induction est dès lors réel qui rend impossible qu'elle n'ait pas eu de conséquence. Assuré de ce réel, le signifiant supposé se détermine de façon rétrogrédiente et son existence cesse ainsi d'être simplement hypothétique. Ce signifiant S peut ainsi induire, cette fois effectivement, le second signifiant S' qui l'a appelé à l'existence pour s'en soutenir dialectiquement, l'un pas sans l'autre, et réversivement.

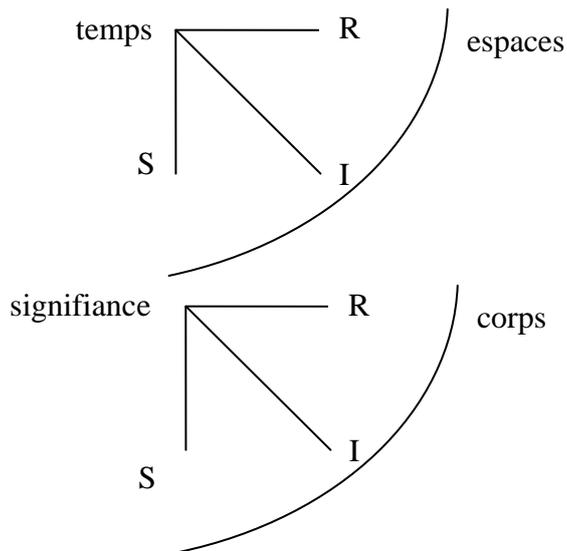


L'incorporation du Père en tout Homme (homme ou femme) procède de la même induction.

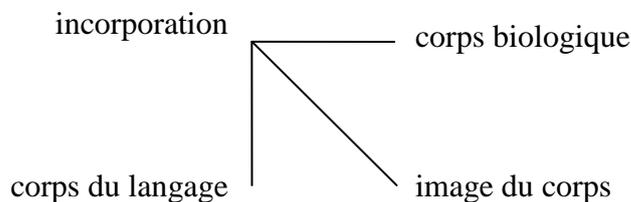
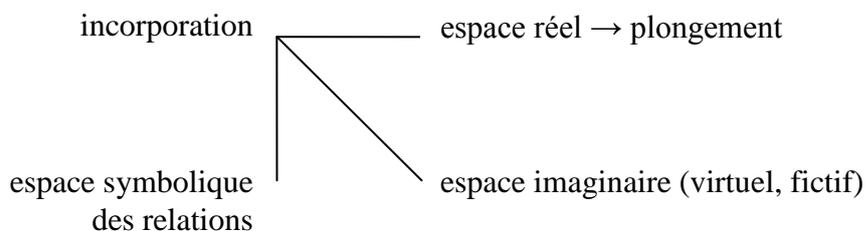


Et l'incorporel stoïcien est de la même veine. Il s'agit de fonder le matériel sur l'immatériel qu'on suppose et qu'on met donc en place pour en soutenir la matière.

Je souligne ainsi l'impact de la fonction temporelle de la signifiance, et son contre-coup réversif, sur la signifiance du corps. À l'opposé de cette intension signifiance qu'est la signifiance, l'extension corporelle est un état : un état que la spatialité définit dans sa statique, mais qu'il s'agit dès lors de mobiliser pour éviter cette sidération mortifère, voire même psychotisante. Entre évidement temporel appelant à être franchi fonctionnellement et saturation de cette fonction par le corps, la mobilité et le mouvement rapportent le temps à cette spatialité, spatialisent le temps et temporalisent l'espace, tout en signifiance le corps et en incorporant la signifiance.

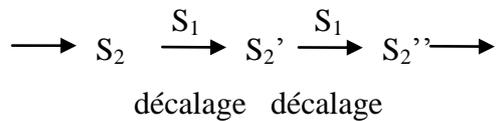


L'espace, et qui plus est l'espace corporel, participe ainsi des trois registres noués du réel, de l'imaginaire et du symbolique. Comme réel l'espace est celui dans lequel le corps est plongé et y fait trou. Le sujet y fait son trou grâce au corps. Mais, ce faisant, et vice versa, cet espace maintient en soi-même l'évidement symbolique qui l'a constitué et qui troue le corps faisant ainsi le lit de la pulsion, on le verra plus loin, grâce à la castration. Comme imaginaire, c'est la fictivité organisatrice d'un tel espace qui est soulignée. Mais cette organisation spatiale du corps lui donne forme, image et modèle. Les contrecoups de cet imaginaire sur l'habillage du corps sont déterminants de la mode, je n'y insiste pas. Quant au signifiant, c'est lui qui modèle et module le corps en le déterminant aussi symboliquement dans ce façonnage — et dès lors le signifiant dépend en retour de ce modelage pour se spécifier pulsionnellement.

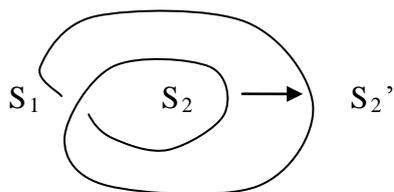
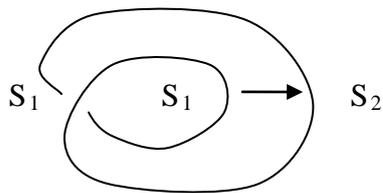


Si l'incorporation de la signifiante en tant qu'unaire (S_1) réalise le corps comme troué et trouant le réel, l'on en vient nécessairement à la définition de la pulsion par Lacan, en sens inverse de Freud : pour Lacan, la pulsion est le mode selon lequel le dire prend corps. Auquel cas c'est le rapport de l'Un à l'Autre (\mathcal{A}) dont se détermine l'aliénation comme telle et le sujet en tant qu'aliéné : ($Un \rightarrow (Un \rightarrow \mathcal{A})$).

Cette dérive du dire est bien pulsion. Elle est ainsi essentielle au signifiant (en tant que signifiante et dès lors en tant que dérivation, *Entstellung*, transposition et décalage¹¹ d'un signifiant à l'autre)



Comme asphéricisé par un tel décalage, le corps est ainsi transposé et transposant (*entstellt und entstellend*, comme dit Freud à propos du trouble du souvenir sur l'Acropole).



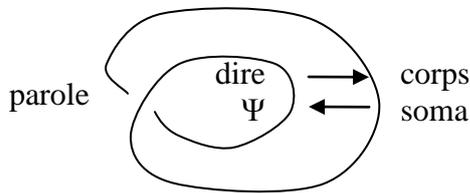
2. Le corps signifiant

J'appelle « corps signifiant » ce que le langage mobilise du corps en le faisant fonctionner et, à mon avis, en le modalisant.¹² Un corps humain soustrait à tout échange, c'est-à-dire au fond à tout échange langagier, est un corps mort, une absence de sujet. C'est un cadavre, immobile, uniquement modulé par sa corruptibilité. Car il faut bien que le corps se constitue de cette incorporation de la signifiante pour être rendu fonctionnel. Sans cela rien n'opère correctement du corps. Je ne veux pas uniquement parler de psychosomatique, mais, plus radicalement, de la mort subite du nourrisson quand le corps est désinvesti libidinalement par le langage en attente de fabrication chez ce nouveau-né, quand ce corps ne supporte plus sa significantisation et qu'aucun signifiant (à mon avis, c'est un choix, inconscient bien sûr, du sujet *infans*) ne le rend opérant. À un autre extrême, et c'est un autre exemple, le délire aigu hyperazotémique mettait (au passé, car il ne se rencontre plus, puisque les neuroleptiques y coupent court) en panne le cycle essentiel de l'azote pour une raison toute subjective, c'est-à-dire signifiante.

¹¹ R.L., « L'expérience du décalage », in *Théorie du signifiant*, Lysimaque, à paraître.

¹² R.L., « Corps de langage, langage du corps », in *Politique du corps et de l'écriture*, Lysimaque, à paraître.

La fonction pulsionnelle est quoiqu'il en soit réversible qui assoit le mode dont le somatique contraint le psychique (selon Freud) et le mode dont le dire prend corps (selon Lacan). Il ne peut donc être question de pulsion qu'en termes langagiers. Réversivement le corps ne se fait entendre qu'en étant une caisse de résonance du langage.



Cela permet d'aborder la parole — en tant qu'elle est avant tout un lien d'échange — comme tributaire de l'ensemble phatique, phonatoire et phonique qui la fait transiter par l'expression verbalisée et audible. Mais parler, c'est échanger, en dehors de tout langage articulé, et ce faisant c'est « fabuler ». Mais pour ce faire la parole inspire (!) et expire (!). Quelle que soit sa teneur et sa structure, la parole se supporte du corps. Et le corps entre comme valeur d'usage dans tout échange. Le corps porte l'expression de la parole et développe l'inscription du dire.

Aussi cette incorporation de la parole, comme porteuse de sens, dans l'espace vibratoire du son, est-elle bien aussi écriture sur les portées de l'expression audible. Ainsi est-elle écriture et lecture¹³, même si ce registre de l'écrit passe par une autre expression corporelle que celle du phonatoire.

3. *Le corps tangible*

En regard (!) de l'audible et du dicible, le corps vaut donc comme matérialisation extensionnelle des échanges subjectifs en cause. La part imaginaire (représentation) du signifiant valant représentance de/comme représentation médiatise le corps dans ses échanges et, à l'envers, elle joue de signifiante pour inscrire le corps dans le discours. Chez l'Homme, ces échanges sont nécessairement signifiants. Aussi la forme, l'image, l'habillage, le travestissement du corps, comme sa dissimulation, etc., sont-ils nécessaires à tout échange en tant que le corps lui est « équivalent », comme le dit Marx de la valeur d'usage vis-à-vis de la valeur d'échange (qui en est « le relatif »). Ce qui compte ici est la texture du corps et de ses atours pour habiller de lui-même le signifiant de manière concrète. Lacan en souligne la consistance (non plus au sens logique, mais au sens matériel).

Ce côté tangible du corps, palpable, accordé au sensible, retrouve ce que le corps signifiant présente comme lettrage dans l'échange littoral. Ici c'est le caractère qui est déterminant. L'affect est ainsi médiatisé par le corps qui en représente toute l'expression angoissante (sensation de vide, de plein, de striction, d'étouffement, etc.). L'angoisse nécessite le corps pour s'exprimer — car elle s'appuie sur la découpe de ce corps en objets partiels. Ici l'imaginaire attendant à ces objets rejoint le réel de cette découpe. Et, dans le fait de dire (avec Lacan) que l'affect est discord, se situe ce qui met en jeu en face du corps ce

¹³ R.L., « Le nœud vocal (Les modalités de la voix comme écrit) », in *La voix*, Lysimaque, 1988. Voir aussi U. Eco, *Lector in fabula*, Grasset. On pourra lire de R Lulle, « La parole (*De affatu*) », *Cahiers de lectures freudiennes* n° 11-12, *L'analyse finie et indéfinie*, Lysimaque, 1987.

qu'il porte avec soi de dis-corps, de disruption de sa continuité dans sa partiellité. Mais cette disruption est aussi celle de la lettre : à lire en continu, malgré et grâce à sa discrétion.

La peau (comme les habillages du corps) est à l'interface non seulement du dedans et du dehors (et de là toutes les tentatives de rompre cette interface, ou de la souligner : scarifications, cicatrices, tatouages,...), mais surtout au passage littoral entre l'intension et les extensions réelle, imaginaire, symbolique. Au sens freudien, cette interface sépare une jouissance positive (*Lust*) internalisée et une jouissance négative (*Unlust*) externalisée (*Ausstoßung*).

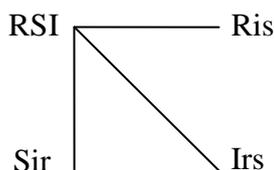
Bien sûr, le moi-idéal trouve là son compte d'élaboration spéculaire et le narcissisme identificatoire primordial s'ouvre là à l'objet auquel il peut prétendre par les voies différenciées (et logiquement distinguables) du sexe : tenon et mortaise de la sexuation externe. La mobilisation du corps en dépend déjà. Non seulement le corps supporte le regard, mais il met en œuvre et étaye la jouissance. Alors activité et passivité redéfinissent la sexuation du corps.

Sous cet angle le tangible change de registre et le *noli me tangere* prend un double sens, celui de la pourriture du cadavre auquel ne pas se frotter et celui du sublime de la divinité à laquelle on ne saurait prétendre se hisser. Tout au plus ici est-ce le décharnement et la résurrection de la chair qui sous-tendent non plus le toucher, donc, mais le regard, le mouvement, la position. Par là le corps marque l'existence subjective — aussi dans sa déchéance, y compris au principe de la dépouille glorieuse, et dans l'attente d'une disparition de toute subjectivité dans l'effacement de la seconde mort.

L'incorporation ouvre ainsi à l'incarnation. Mais la chair n'est pas tout le corps et la matérialité de la Communion ne fait que rappeler en quoi les espèces corporelles auxquelles avait conduit l'Incarnation nécessitent les paroles sacramentales pour que la transsubstantiation se fasse.

4. *L'existence du corps*

Plus que la transsubstantiation, la métaphore paternelle de la présence de l'absence signifiante du et dans le corps en définit l'existentielle modale. Cette existence est d'abord modalisée par l'immanence du sujet dans le corps. L'ensemble est asphérique d'être borroméen. Cette borroméanisation est constituée de ce que le corps imaginaire du « sac de peau », le corps réel et biologique, qui fait trou dans l'espace du monde avant tout par la parole (et déjà le premier cri du nouveau-né), et le corps symbolique qui porte le signifiant attaché à ses basques sont mis en continuité par leur homogénéité, somme toute corporelle. L'existence du corps se métaphorise comme nouage R, S, I quand rien d'aucun mode corporel ne vaut sans les autres modes, chacun étant dès lors comme *a priori* à la fois réel, imaginaire et symbolique.



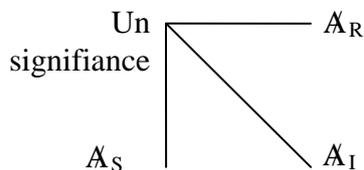
À ce niveau du nouage, comme dissous dans le nœud, l'existence du corps est une garantie de jouissance pour le sujet ainsi confondu, existentiellement, avec son corps. C'est dire que l'échange, l'entre-deux asphérique, nécessite un ancrage dans le corps et que cet

ancrage constitue le narcissisme primordial. Je suis identifié à mon corps, mais je considère variablement le monde depuis l'intérieur du corps et je me réfère à lui comme Je depuis des ouvertures elles-mêmes variables du corps : tel œil ou l'entre-deux yeux ou un sur-œil qu'est le départ du regard depuis le front, si l'on se donne la sensation de regarder depuis ce qui ferait Je en pensée. Dans cette position erratique, la libido s'alimente à la source des besoins qu'elle devrait satisfaire.

Et c'est cette indétermination en elle-même de l'existence subjective qui spécifie en quoi l'aliénation participe de la complexification existentielle du corps. Pour que cette indétermination opère comme signifiante le corps devra gagner en liberté eu égard aux besoins et aux normes diverses qui spécifient ce qu'il en est symboliquement du corps. Une libido libérée des pulsions du moi est alors toute dévolue à la sexualité.

5. *L'Autre corporel et spatial*

Vis-à-vis de la signifiante le corps représente l'altérité. Elle est à la fois réelle, imaginaire et symbolique,

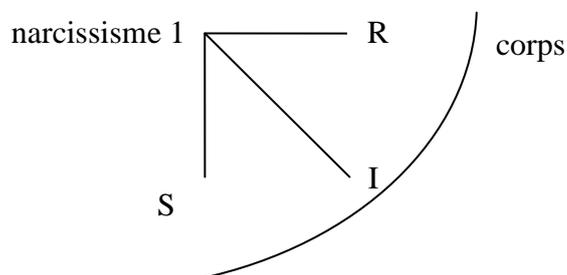


et prend les caractères de la spatialisation (d'extension) du corps à l'encontre de la signifiante S_1 , quant à elle d'abord temporelle. Il s'agit là du temps réversible de l'échange intensionnel, attendant à la parole selon Benveniste, et non du temps chronique ou du temps physique, proprement extensionnels et spatiaux.

Ici l'Autre est globalisé sphériquement.

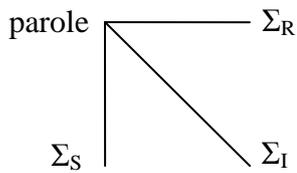
Aussi, à l'envers de l'incorporation qui est récursive (comme présence de l'absence), le corps est-il prédictif : globalisant les effets de signifiant, sphérique, étendu, en usage. La parole qui s'incorpore est un lien d'échange asphérique, mettant les deux (au minimum) interlocuteurs de plain pied dans cet échange, où chacun prend *la* parole à tour de rôle.

Dans cette fonction (extensionnelle) de l'usage, le corps est le support de l'altérité vis-à-vis du sujet du narcissisme primordial.



Dans cet échange imprédictif entre intension et extensions, le corps est accessible prédictivement — et conserve cependant les traces de l'imprédictivité qui le constitue comme signifiant. À défaut, uniquement prédictif, il est le support de symptômes multiples — y compris dans l'imaginaire (par exemple les hallucinations) ou les dits symptômes « intra-

psychiques » qui ne sont que des inflexions prédictives du corps signifiant (des obsessions aux interprétations).

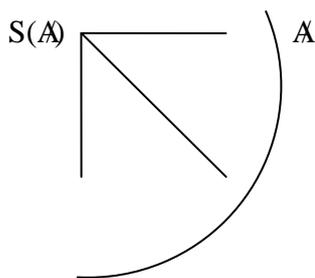


Par la voie du symptôme aussi, le corps est le support de l'Autre, et supporte voire assure, vis-à-vis du sujet narcissique de la jouissance phallique, une jouissance négative, appelant à être externalisée (*Ausstoßung*) comme jouissance de l'Autre.

Mais tous ces abords conservent une raison temporelle (y compris quand ils en sont coupés symptomatiquement) que j'appelle « sinthome » (à partir de Lacan, mais en un sens différent, puisque Lacan identifie sinthome et symptôme — ce n'est pour lui qu'une question d'appellation plus adéquate). La spatialité, du corps, des objets, de l'Autre, de l'*Unlust* leur accorde ainsi un caractère particulier mettant en jeu la persistance du temps dans l'espace. C'est alors une affaire de mouvements.

6. *Mouvements du corps*

Le corps se mobilise entre les registres du réel, de l'imaginaire et du symbolique. S'il est le stylet que je dis, c'est plus exactement alors poinçon dont se grave la matrice propre à reproduire toute lettre typographique dont peut se reproduire un texte. Aussi le corps écrit-il le texte de l'existence subjective, tout droit sortie de l'existence corporelle, les deux superposées car intensionnelles, mais la première vient à désigner fonctionnellement la spatialisation qui dépend en fait de la seconde. Le corps-stylet, c'est $S(\mathbb{A})$ chez Lacan, quand le corps-espace est \mathbb{A} , réel, imaginaire et symbolique.



C'est ainsi qu'en introduction j'ai parlé de ce que le corps grave dans le réel, pour y impliquer la reproduction imaginaire. Les mouvements du corps sont un mode (schématique, et plus précisément dessiné) de susciter l'espace corporel comme l'entour d'une lettre (les blancs, disons, mêlés au blanc d'ensemble qui précède l'écriture en noir) définit la lettre (le noir) plus que celle-ci n'est définie par sa figurabilité propre. Je pense même que les chinois se méprennent sur la signification proprement imaginaire de leurs caractères — laquelle existe, c'est indéniable —, car cet imaginaire fait écran (*via* les caractères) à la littoralité

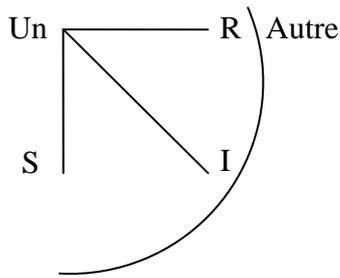
propre de la lettre entre l'indication fonctionnelle de ce qui tend à s'écrire et ce qui s'écrit effectivement, tracé comme caractères. Comme la verbalisation développe par la voix un lettrage particulier de la nodation des registres extensionnels de la signifiante (réel, imaginaire, symbolique), les positions successives du corps (ce n'est là qu'un mode de mobilisation parmi d'autres) développent cette littoralité selon un schéma (et en particulier un dessin) qui n'a d'intérêt que de figurer la structure d'ensemble du nœud en question — selon un fil spécifiant le groupe fondamental de ce nœud, ai-je avancé aussi en introduction. Le lettrage n'est pas le noir de la lettre, c'est le littoral entre blancs et noirs. Le mouvement du corps a ainsi une fonction littorale entre l'immobilité (au moins apparente) de l'espace de plongement du corps (une immobilité associée à celle, tout aussi apparente, du corps lui-même et ce peut être un espace de paralysie du corps) et la motilité plus habituelle du corps. Je ne reviens pas ici sur ce concept freudien de « motilité ». Mais je pense que « Le temps logique... » de Lacan définit une telle littoralité entre immobilité (et suspensions du mouvement, arrêts, scansions,...) et mobilisation vers la sortie. Toute existence subjective est ainsi constituée, aussi, d'une littoralité semblable entre s'autoriser ou pas. Freud exprimait la même littoralité entre *Lust* et *Unlust*, introjecter et évacuer, accepter et refuser, ne pas vouloir savoir et reconnaître, etc. L'ensemble du dualisme freudien est ainsi littoral : chaque domaine se définit de ne pas aller sans sa contrepartie : le sujet vis-à-vis de l'objet, le bon vis-à-vis du mauvais, etc. sans frontière tierce pour les démarquer. La pulsion est de même littorale, tendue entre la source corporelle et son but signifiant selon un trajet somme toute comparable à l'écriture ou, dit autrement, selon un trajet de la lettre telle qu'écrite ou poinçonnante (comme l'est la missive), c'est une mobilité du missionné qu'elle représente. Ainsi la pulsion est-elle représentance. Et la lettre est, selon ce principe, en souffrance, à l'opposé de la mobilité qu'implique la représentance.

Le mouvement corporel, comme littoral, est donc aussi le mouvement pulsionnel, dont il n'est pas nécessaire de vouloir tout conscientiser pour que l'existence subjective en tire avantage ; il fait lien du narcissisme au monde. Même à parler de pulsion de mort, c'est de la positivité d'une production, d'une construction, qu'il s'agit à partir de cette déconstruction, et à distance de la mort effective qui immobilise définitivement le corps. Le mouvement corporel est donc d'abord tributaire de la pulsion et comme tel il est à la fois distinct du mouvement pulsionnel et identifiable à lui.

Un tel schéma (*Entwurf*) ne tient que de l'« unité topologique des béances en jeu »¹⁴. Et le groupe fondamental qui faufile ces béances en les reliant ne fait qu'en souligner l'unité.

Cette unité (de fait c'est une *Einzigkeit*, une unarité) définit le corps dans sa continuité — en particulier la continuité embryologique de l'ectoblaste et de l'endoblaste, y compris le tube neural. Puisque je parlais de continuité, on peut lire cette continuité dans Freud à propos des pulsions, malgré tous les modes de transformation qu'il pointe comme « retournements ». Ainsi la mobilité du corps, au travers de celle des pulsions, est-elle bien celle des affects.

¹⁴ J. Lacan, *Les quatre concepts...*, texte établi, Seuil, p. 165.



Cet Un est nomination. Comme dire il participe de la pulsion. Et ce que le corps représente en se mobilisant, ce sont tous les mouvements affectifs constitutifs de la signifiante. Car « [...] c'est incorporée que la structure fait l'affect [...] ».¹⁵ Aussi les mouvements du corps ne sont-ils que mouvements affectifs, et — à se souvenir que l'affect, pour Freud, n'est que la représentance détachée de toute représentation — ces mouvements ne sont bien que signifiante mise en œuvre. Ces mouvements, pulsionnels dès lors, décrivent les tracés de l'événementialité (*Geschehen*) psychique. Ils activent la dialectique des coupures, des béances en jeu, du point hors ligne à la ligne sans point et retour, *via* l'immersion de la ligne dite de décussation du plan projectif représenté en *cross-cap*. Le corps se mobilise donc pour assurer l'existence du sujet (LSP) grâce à et depuis une « perversion normale », dirai-je, qui identifie ce sujet à l'objet (PHL) dont il se différencie narcissiquement. Cela renvoie aux trois polarités de Freud que je dis littorales (sujet / objets, activité / passivité, *Lust / Unlust*) et qui établissent leur continuité entre elles depuis cette littoralité, pour se constituer, disons, en surface de Boy.¹⁶

Conclusion

Parler ainsi de béance en lien avec la signifiante et de groupe du nœud permettant d'assurer l'unité topologique des béances en jeu tient à la récursivité du signifiant que représente l'impossibilité de saisir le corps sous toutes ses facettes malgré sa matérialité. La chirurgie plastique ou réparatrice elle-même dépend d'un tel schématisme. C'est que le corps n'est mis en œuvre — ou : l'on n'y touche — que par le schématisme qu'on lui accorde.¹⁷

C'est alors une affaire d'images ; j'y reviendrai dans « Logique du corps (2) ».

Ce schématisme est en même temps — du fait d'être celui des béances en jeu — l'effaçon du corps ; j'y reviendrai dans « Logique du corps (3) ».

¹⁵ J. Lacan, « Radiophonie », *Autres écrits*, Seuil, p. 409.

¹⁶ Une surface de Boy est une représentation du plan projectif P^2 immergé en 3D plus adéquate que le *cross-cap*.

¹⁷ Sur cette question de la récursivité et son lien au réel, lire Michel Bitbol, *Mécanique quantique*, Flammarion.